TEMPERATURE

Du 27 août 1902.

Thermomètre de R. et L. Claudel, Opticien. No 131 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin	84	28
Midi	90	32
3 P. M.	92	33
6 P. M.	90	32

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 27 août—Indications pour la Louisiane—Temps—averses jeudi et vendredi; vents d'est à sud-est.

NOTRE EDITION Spéciale Annuelle.

Revue Commerciale et Financière.

Pour rester fidèle à la tradition, l'ABEILLE publiera, cette année, le 31 août, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1901-1902 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser le public sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désireront des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

Fondée le 1er septembre 1827, l'ABEILLE accomplira donc ce jour là sa soixante-quinzième année d'existence.

Ballon suédois.

La Baltique vient d'être traversée pour la première fois par un ballon suédois.

Cet aérostat a été lancé de Stockholm le 31 juillet, au matin, et il est descendu heureusement à Novgorod, à 800 kilomètres de son point de départ, après un voyage de quatorze heures.—Il était monté par le professeur Unge, qui fait des études aérostatiques afin de diriger les ballons. M. Unge était accompagné de deux voyageurs rappelant l'expédition Andrée. L'un était l'ingénieur Frænkel, père d'une des victimes, et l'autre le capitaine d'artillerie Svedenberg, qui devait être au Spitzberg en qualité de suppléant, dans le cas où l'un des partants[ne reviendrait à sa place dans la nacelle.

A ce propos, disons qu'il y a rien de fondé dans les prétendues nouvelles rééditées récemment au sujet de l'équipage de l'"Œrnen". Son massacre par les Esquimaux n'est qu'une fable racontée déjà plusieurs fois.

LE PEINTRE DU CHRIST

Ceux qui ont connu James Tissot, "le peintre du Christ", éprouveront, comme nous, un vif sentiment de tristesse et de regret, en apprenant sa mort.

Depuis le grand succès de son magnifique ouvrage édité par la maison Mame, on ne voyait plus guère ce doux et charmant artiste, ce Parisien raffiné, et l'on se demandait en quelle retraite il cachait sa vie et ses travaux.

"Ami, montre tes œuvres et cache ta vie", a dit un sage; c'est ce que faisait James Tissot, et il n'avait nulle raison de cacher sa vie, car elle était toute de piété et de méditation artistique.

C'est dans une ancienne abbaye, à Buillon (Doubs), qu'il s'était retiré; cadre merveilleusement adapté à ses pensées; et c'est là qu'il est mort, alors que ses amis ne le savaient pas malade.

Il était né en octobre 1836. Il avait donc soixante-cinq ans, et bien qu'il eût un peu épaissi, il était resté jeune d'allure, avec une voix juvénile et presque timide, qui ne s'échauffait un peu que dans les explications de son art et de son œuvre.

Taillé en hercule, il était doux comme un enfant, mais entêté et persévérant et ne cédant jamais qu'à ses lentes convictions.

A ses débuts, plusieurs le croyaient Anglais, à voir son prénom: il était né à Nantes et était fils d'un riche armateur qui ne s'était pas prêté volontiers à la carrière artistique de son fils.

Bien singulière a été la vie de Tissot.

Il fut, à l'Ecole des beaux-arts, l'élève de Flandrin, de Lamothe et d'Ingres. Il lui en est peu resté, si ce n'est dans sa première manière, telle la "Rencontre de Faust et de Marguerite", qui est au Luxembourg.

Survint la guerre, où Tissot fit vaillamment son devoir, puis la Commune, où il s'enferma chez lui. A la rentrée de l'armée française dans Paris, on vint le prévenir qu'il allait être arrêté. Une fatale erreur de nom l'avait fait confondre avec un capitaine de fédérés. Tissot crut prudent de disparaître en attendant que la vérité se fît jour.

Il se réfugia à Londres et y vécut très inconnu pendant quelque temps.

Cependant le prince de Galles, très admirateur de son talent, hésitait à aller visiter son atelier, le bruit continuant à courir que Tissot avait participé à la Commune. Alors l'artiste se réveilla; il écrivit à Paris, demanda à l'ambassadeur de France de faire faire des recherches officielles, et l'innocence de Tissot fut si bien prouvée, que l'ambassadeur, pour donner à l'artiste une éclatante réparation, lui fit une visite officielle, accompagné d'une partie de son personnel.

Dès lors, ce fut un succès sans pareil. Le prince de Galles fut le premier, et toute la société anglaise alla en foule à l'atelier de Tissot. Les commandes affluaient, les portraits étaient par trois ou quatre sur les chevalets, et Tissot connut en même temps la gloire et la fortune, ce qui n'était pas encore fréquent chez les artistes.

C'était l'époque où l'on commençait à étudier les sciences occultes et les phénomènes du spiritisme. Crookes, l'un des plus grands savants de l'Angleterre, avait, disait-on, photographié, posé une apparition, la fameuse Katty King. Tissot donna avec enthousiasme dans ces recherches. Il venait de perdre une amie qui lui était très chère; comme Orphée, il voulut revoir son Eurydice; il la revit, ou du moins crut la revoir, accompagnée d'un mage enveloppé d'un burnous, et, les priant de rester là, devant lui, il prit hâtivement ses pinceaux et fixa sur la toile les principaux traits de cette apparition.

Nous avons vu cette toile chez lui, à Paris, cachée dans un corridor. Mais il en avait fait une eau-forte teintée, d'un dessin très fin, très serré et très estompé qui est une merveille du genre. La jeune femme, enveloppée de voiles blancs, tient ses mains réunies devant elle, l'une sur l'autre, et de ces mains vides monte une lueur phosphorescente assez vive, qui éclaire son visage et celui du mage à barbe noire qui se tient derrière elle.

Rêve ou réalité, l'œuvre est des plus curieuses et des plus belles.

Tissot revint à Paris et s'installa dans un petit hôtel de l'avenue du Bois, où il disposa le rez-de-chaussée en atelier, avec un goût merveilleux. Un bout de serre plein de verdure, lui donnait une lumière douce et colorée; des bibelots étranges, des émaux cloisonnés, faits par lui en Angleterre,—car il savait tout faire,—des Bouddhas, des étoffes rares, et, dans le haut du hall, un balcon, un moucharabieh; tout cela emplissait cet atelier d'un raffinement de luxe et de goût, avec une bizarrerie toute personnelle et presque mystérieuse.

C'est là qu'à l'inspiration d'un moine, il s'éprit d'un idéal d'art sur la vie de Jésus. Il se mit à lire les Evangiles, à les étudier, et plus il avançait dans cette étude, plus la foi de sa jeunesse revenait en lui, impérieuse et douce à la fois. La doctrine de charité, de patience et d'amour le pénétrait et le conquérait à ce point, qu'il renonçait pour toujours au spiritisme et pratiquait la religion avec une ardeur qui ne s'est jamais démentie, mais sans affectation, sans raideur, toujours simple, gai et bon enfant.

Il partit pour la Palestine, y rencontra le Père Didon qui, lui aussi, étudiait sur place la vie de Jésus, et le zèle de Tissot n'en accrut davantage.

On ne peut s'imaginer ce qu'il fit de recherches et d'études savantes pour reconstituer les costumes, les lieux, les maisons, les architectures, les usages. Il consulta les savants, les moines, les rabbins, les travaux archéologiques, crayonnant, prenant des notes, s'établissant avec son chevalet devant un paysage, un modèle, ne perdant pas un instant, ne livrant rien au hasard, et en deux voyages de cette sorte, il rapporta une riche moisson de documents que sa foi et son talent transformèrent en tableaux et aquarelles dont on connaît la belle reproduction en couleurs.

Entre temps, il faisait encore des portraits, au pastel ou à l'huile, saisissant avec une rare habileté toutes les finesses de la beauté, de l'élégance et de l'expression. Très raffiné lui-même, il comprenait la Parisienne jusque dans le moindre détail, comme il avait compris la grande dame anglaise.

Il était artiste comme on l'était au temps de la Renaissance, connaissant tous les arts, peinture, aquarelle, pastel, modelage, art de l'émailleur, architecture, et, de son éducation aussi bien que de ses relations il, avait tiré un goût sûr en toutes choses, et un charme personnel qu'ont subi tous ses amis.

Sa conscience d'artiste l'a soutenu jusqu'au bout. Il a voulu voir jusqu'à la fin, et il a vu, et il a dit ce qu'il a vu, et il a dit ce qu'il a vu avec une sincérité, une foi, une ferveur qui font de son œuvre un monument unique dans l'art religieux.

LE FACTEUR DE LA MER.

De la revue Parisienne "Armée et Marine:"

En l'espèce, c'est un des contre-torpilleurs attachés à l'escadre. Sur un geste qu'on lui fait de la passerelle de l'amiral, il va se placer sur l'arrière, dans le sillage du bâtiment, sans qu'aucun arrêt se produise dans la marche. Il voit bientôt venir à lui une petite boîte étanche qui flotte au bout d'une corde qu'on lui file du couronnement du bâtiment amiral. Il recueille cette boîte, l'ouvre, la rejette à la mer et avant que, rehalé à bord, elle ne soit revenue entre les mains qui l'ont filée, le torpilleur agile a commencé "sa tournée". Il vient se placer successivement derrière chacun des bâtiments pour lesquels il a des plis, demande qu'on lui file la boîte étanche dont tous sont pourvus, y place sa ou ses missives et passe au suivant.

Pour si peu compliquée que soit cette manœuvre, elle ne laisse pas d'être assez longue, et, quand elle doit se répéter une vingtaine de fois, fort monotone. Aussi est ce généralement avec un profond soupir de soulagement que le "facteur" vient rendre compte, en reprenant son poste de navigation auprès de l'amiral, que sa tournée est terminée. Heureux si, pendant qu'il procédait à sa distribution, un changement ne s'est pas produit dans les idées du grand chef et s'il ne trouve, en arrivant, un second courrier qu'on le prie poliment d'aller sans retard porter à domicile.

LA GIFLE DE VICTOR HUGO

Qui le croirait? Le grand poète a été souffleté. Voilà ce que le hasard nous apprenait hier, tandis que la ville de Besançon donnait des fêtes fort réussies en l'honneur de l'auteur de la "Légende des Siècles."

Victor Hugo qui, à l'encontre de La Fontaine, adorait les enfants, fut un jour convié à un dîner dont les invités étaient en majeure partie des marmots.

Après le repas, on joua à ce qu'il est convenu d'appeler "les jeux innocents" et "le grand-père" se montra fort peu expert en ce genre d'exercices. Condamné à déposer de nombreux gages, il dut exécuter quantité de processes bizarres qui contrastaient étrangement avec sa gravité olympienne.

—Que doit faire le propriétaire de ce gage? proposa t on soudain.

—Il recevra une gifle, donnée par le plus jeune bambin, fut-il répondu.

Horrible!....On tira un mouchoir où étaient brodées les deux lettres V. H.

Victor Hugo condamné à recevoir un soufflet! Il y eut un silence gros d'orage.

Durant quelques secondes, le bambin désigné hésita.—Il rassembla ses forces, balança sa main et, prenant son élan, envoya à toute volée deux gifles retentissantes au poète ahuri.

Il y eut un froid dans l'assistance. Mais déjà Victor Hugo se frottait tranquillement les joues en disant, le sourire sur les lèvres:

—Tu frappes fort, petit.

Le "gifleur" est encore de ce monde. C'est, à l'heure actuelle, un homme d'une quarantaine d'années, et lui-même nous contait récemment cette aventure, qui demeure son meilleur souvenir.

Pêche miraculeuse.

Les pêcheries établies par les indigènes de la Côte d'Ivoire, dans les fleuves et dans les lagunes, sont disposées avec une ingéniosité qui mérite d'être mise en lumière, d'autant qu'en certains endroits ces ouvrages s'étendent sur une largeur de plusieurs milles.

Les pêcheurs, raconte "l'Illustré parisien," s'y prennent de la façon suivante: ils établissent un barrage qui, environ de 200 mètres en 200 mètres, forme labyrinthe. Une fois que le poisson y a pénétré, il se trouve amené à passer dans un compartiment moins grand que celui où il était tout d'abord et ainsi qu'on peut aisément se le figurer, il est très rare qu'il puisse retrouver la passe par laquelle il est entré; il se trouve donc prisonnier. Aux issues se trouvent disposées des nasses où les pêcheurs peuvent presque prendre le poisson à la main. Avant de se livrer à cette dernière opération, et de boucher les issues, les indigènes s'assurent si le poisson est sombreux en versant de l'huile de palme à la surface de l'eau, rendue ainsi transparente. On se représente sans peine les véritables monceaux de poissons pris de cette façon; aussi, précautionneusement, les chefs ont-ils déclaré deux jours sur trois la pêche fétiche—c'est à dire interdite.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Hier soir, encore, il y avait foule au West End pour assister aux manœuvres de l'Artillerie de Washington et le succès a été plus grand encore que les premiers jours.

Le divertissement "Naughty Girls and Soldier Boys" a été chaleureusement bissé.

Lebbey et Miss Trayer ne font que marcher de triomphe en triomphe et l'on applaudit à outrance les prouesses du clown et de son chien Pox and Foxie.

Orpheum Athletic Park.

C'est décidément un grand succès que celui de la troupe Olympia dans "Nell Gwynne", une des plus brillantes compositions de Planquette. Il fait le plus grand honneur à toute cette compagnie, car l'œuvre est compliquée et exige un nombreux personnel.

Miss Lottie Kendall et miss Elvia Crox ont lutté de talent dans leur rôle, et Ed. Eagleton ainsi que Harry Lightwood ont provoqué des fous rires dans le public. Quant à Carrick Major, il a remporté un brillant succès dans le personnage resté fameux de Buckingham. Une nouvelle semaine fructueuse est assurée au Parc Athlétique.

La semaine prochaine verra se clore définitivement la saison d'opéra à l'Orpheum Athletic Park, et pour cette clôture la direction a fait monter le "Prince Charmant", une des œuvres les plus gracieuses de Léo Delibes, l'auteur de "Lackmé". La mise en scène, objet de soins tout spéciaux, sera superbe.

Pour les premières trois soirées de la semaine on donnera "Rococo", le gai opéra de Seppé.

MEURTRES A BEAUMONT.

Presse Associée—

Beaumont, Texas, 27 août—Il semble que Beaumont doive de nouveau passer par une série de meurtres mystérieux comme ceux qui ont causé tant d'émoi il y a plusieurs mois, quand cinq ou six cadavres ont été retirés de la rivière en un court espace de temps.

Dimanche le corps d'un blanc a été trouvé flottant sur la rivière Neches, à un demi-mille environ au-dessous du pont tournant du chemin de fer de Kansas City, et hier à midi un autre corps a été trouvé dans le voisinage.

Le corps trouvé hier a été enterré sans qu'on ait pu l'identifier, mais d'après les apparences c'était celui d'un ouvrier mexicain de trente à quarante ans. Il avait certainement séjourné deux jours dans l'eau.

Quand on l'a découvert il était enchevêtré dans des branchages et des troncs d'arbres au point qu'on a dû le remorquer sur une certaine distance pour le sortir de l'eau. Il avait une petite blessure au-dessus de l'œil gauche, pouvant avoir été causée par une balle de petit calibre.

Le cadavre trouvé dimanche a été exhumé ce matin et examiné par deux hommes qui l'ont identifié comme celui de Jim Broderick, un maçon anglais.

On présume que Broderick est tombé du pont étant ivre.

Un mystère absolu entoure la mort du Mexicain dont le corps a été trouvé hier.

—:o:—

Bureau de poste dévalisé.

Presse Associée.

Chattanooga, Tennessee, 27 août—Une dépêche spéciale de Nashville aux "News" dit:

Des voleurs ont pénétré ce matin de bonne heure dans le bureau de poste de Ridgely, ont fait sauter le coffre fort et y ont pris pour $300 de timbres et autres valeurs.

Deux magasins de Green Brier ont été également dévalisés.

On pense que ces malfaiteurs sont des forçats évadés du pénitencier.

Arrêt d'un meurtrier.

Le nègre Will Harris a été convaincu d'avoir tué Baptiste Charri, et le juge Chrétien l'a condamné à six ans de travaux forcés à subir dans le pénitencier de l'Etat.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.00 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1902.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

"LA CESSION DE LA LOUISIANE AUX ETATS-UNIS ET SES CONSEQUENCES."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1903 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les pages. Il ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître la devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
EUG. ROUMS,
P. O. Box 736, Nouvelle-Orléans

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:
$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, port compris:
$15.15..Un an | $7.75...6 mois | $3.90...3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:
$3.00...Un an | $1.50...6 mois | $1.00...4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.65...Un an | $2.65...6 mois | $1.35...4 mois
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, une demande y est donc inutile. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 16 Commencé le 20 août 1902

LE ROI DES MILLIARDS

PAR HENRY GRÉVILLE.

XVI

ENTRE ARTISTES.

Suite.

—Je le croyais? fit Mme Bruce, devinant en partie ce qui s'était passé.

—Je l'ai été, je ne le suis plus. J'ai voulu être architecte, pour bâtir gratis mes châteaux en Espagne, probablement. Et maintenant même, si mon père y consentait....ou bien, reprit il avec vivacité, si l'oncle John m'engageait comme secrétaire? C'est une idée, cela! Voulez-vous lui en parler? Je vous en prie!

Mme Bruce sourit.

—Secrétaire! Ton oncle en a une vingtaine et bien employés, je te le garantis! Tu ne voudrais pas faire leur besogne.

—Ce n'est pas un secrétaire comme cela que je voudrais être, pas une machine à écrire et à compter ou à faire écrire et compter d'autres machines,—plus parfaites, car celles-là ne se trompent jamais. Je dis un secrétaire pour....

Il s'arrêta, il ne pouvait pas dire à cette femme tant aimée, tant respectée, qu'il voudrait empêcher son mari de commettre des erreurs peut être graves.

—N'en parlons plus! fit-il en se levant. Encore un château en Espagne qui croule par la base. Il faudra que je creuse un peu plus le chapitre "fondations". Alors peut-être ne veut pas de moi dans cette maison, je retourne chez papa.

Il riait; ses yeux se croisèrent avec ceux d'Annie et chez les deux il y avait des larmes retenues.

—Tu t'en vas? fit Mme Bruce stupéfaite. Mais tu viens d'arriver! Je pensais que tu étais venu pour huit jours au moins! J'ai donné des ordres, ta chambre est prête....

—Moi aussi je croyais rester.... les affaires n'ont pas pris la tournure que je....que je craignais, oui, ma tante. Au fond, vous savez j'en suis très content. Il y a un train! ou un bateau?

Il feuilleta rapidement l'horaire qu'il avait sur lui.

Juste il y a un train! Ces bonheurs là sont faits pour moi! C'est égal, je ne ris pas, parlez de mon idée à l'oncle. Je fais très bien les additions et je n'ai pas mon pareil pour une vérification de comptes. Au revoir.

Mme Bruce embrassa ce neveu, qu'elle eût tant souhaité d'avoir pour fils; Annie lui offrit sa petite main froide qu'il serra trop fort, il donna un shake-hand en coup de pompe à l'étranger et sortit.

Dès qu'il fut parti, Dalbremont prit congé.

—Il aurait pu partir plus tôt, dit Mme Bruce avec un peu d'humeur, Harry serait resté.

—Non, ma tante, je ne crois pas, fit Cadette.

Sa jeune poitrine se souleva dans un sanglot désespéré.

—Qu'y a t-il donc? demanda la tante.

Elle ne s'en doutait que trop.

—Oh! on lui a fait tant de chagrin, gémit Annie. Il est si malheureux! Et moi, je voudrais qu'il fût si heureux toujours!

Mme Bruce entoura de ses bras les jeunes épaules secouées par le poids trop lourd d'une douleur qui n'était pas faite pour sa frêle existence et, sans mot dire, essuya les larmes.

Mais quand Annie fut seule et que son chagrin ne courut plus le risque d'éveiller celui des autres, elle pleura longuement.

Quelque chose s'était brisé dans sa vie; elle savait que Harry ne l'épouserait pas, mais elle avait pensé l'avoir pour frère.

Et quand Zite l'aurait chagrinée, blessée peut-être, elle aurait eu le droit, le devoir même, de poser sa main délicate sur la blessure, afin d'en apaiser la douleur.

Et les enfants de Harry l'auraient appelée: tante Annie.

Les enfants de Harry....

Combien elle les eût aimés, ces enfants de Harry...Marié à une étrangère elle n'avait plus sur eux aucun droit, envers eux aucun devoir.... Et pourtant, avec Zite, Harry n'eût pas été heureux.... Que souhaiter alors?....

Ah! que la vie est difficile....

On croit savoir ce qu'il faut espérer et l'on s'aperçoit que ce n'était pas cela du tout, que tout est peine, lutte et danger.

Et Annie pleura....

XVII

SOUS LA FALAISE.

Le long d'un sentier étroit qui suit tous les détours de la falaise, Zite marchait sans hâte. A cette heure ardente, sous le soleil encore brûlant, malgré la saison déjà mûre, tout New Port se reposait à l'ombre des vérandas abritées sous des stores soigneusement baissés. Le chapeau blanc de la jeune fille, avec ses deux ailes de Walkyrie, était le seul objet mouvant dans le paysage.

Elle avait quitté la maison en tournant le dos à la ville, pour n'avoir pas à rencontrer Harry.

Qu'il restât ou partit, elle ne voulait pas, ne pouvait pas le voir en ce moment.

La pensée de cet homme, qui l'avait tant aimée, qu'elle eût conduit avec un fil de soie, lui était maintenant odieuse et brutale comme une agression.

Comment s'y était il pris pour lui échapper, alors qu'elle se croyait sûre de lui? Sûre.... pas tout à fait, mais presque....

Sept mois ne s'étaient pas encore écoulés depuis qu'à Montréal, dans le salon mal meublé, mal éclairé, il lui avait offert sa vie qu'elle avait refusée.

Était-ce l'absence qui lui avait été funeste?

Elle haussa les épaules. Décidément, les hommes sont inconstants, s'il faut moins de sept mois pour métamorphoser leur cœur!

Ou bien est-ce qu'il ne l'aimait pas pour tout de bon et s'était imaginé l'aimer? Fantaisie d'adolescent?....

Elle haussa encore l'une fois les épaules, pleine de pitié pour cette pauvre nature.

Elle n'y voulait pas songer et elle y revenait toujours. C'était insupportable. Puisqu'elle ne l'aimait pas, pourquoi pensait-elle à lui?

Zite s'interrogea sérieusement, avec application....

Non, elle ne l'aimait pas, pas du tout, ni à présent, ni jadis. Il l'avait toujours chapitrée; avec ce pédant, sa vie eût été un enfer.

Il était fâché. Tant mieux, ce n'était que juste. Pourquoi lui avait-il causé tant de désagrément?

Elle regarda la mer, puis le continent voisin, au delà du courant d'eau bleue, semblable à un large fleuve, qui sépare cette île de rêve du monde des mortels, de la terre où l'on peine, où l'on gagne son pain quotidien, où des cheminées d'usines élèvent leurs fumées dans le ciel qu'elles assombrissent, déversent leurs scories sur le sol qu'elles noircissent....le monde des travailleurs enfin....

Zite n'était pas une travailleuse. Oh! non. A Montréal, elle avait essayé très raisonnablement de penser à gagner sa vie, comme ces hommes et ces femmes, là bas, sur l'autre bord, comme l'oncle Bruce....

C'est vrai, l'oncle gagnait l'argent qu'il dépensait et aussi celui qu'il amassait. Zite lui pardonnait volontiers le premier, mais lui en voulait absolument du second.

Elle chassa cette idée importune comme elle chassait le souvenir de Harry et regarda ses mains fines, ses doigts fuselés, ses cheveux d'or embroussaillés, sa robe blanche, molle et soyeuse, qui frôlait l'herbe avec un joli bruit.

"Les lis ne filent point!" pensa Zite en appelant à son secours l'Ecriture, comme ne manquent pas de le faire nombre de gens dans l'embarras, en pays protestant ou même catholique.

Elle sourit de l'à-propos de sa citation et reporta ses regards sur la rive opposée.

Un train filait à toute vapeur vers le Nord. C'était celui où Harry était monté, mais elle ne le savait pas. Un reste d'humeur lui revint et elle tourna le dos au soleil, qui s'enfonçait sur la mer étincelante, pour regagner un endroit frais.

La falaise formait une pointe avancée dans l'eau bleue, les vagues bondissaient joyeusement en écume de neige sur les roches hérissées. Une ombre s'interposa entre Zite et la route en tournant du chemin.

Un peu surprise, elle regarda celui qui, à cette heure singulièrement choisie, avait eu la même idée qu'elle.

Et elle reconnut Dalbremont. Il ôta son chapeau et se tint tête nue, comme pour la laisser